

Le 2 Novembre 2024

Joëlle Macrez-Maurel Pour le *Journal des chercheurs*.

Le style René Barbier comme directeur de recherche

Repenser à René Barbier qui fut mon directeur de recherche et un maître-éducateur pendant mes études de doctorat en sciences de l'éducation me fait faire un bond dans le passé de plus de 20 ans. Cela me perturbe un peu, ce retour vers le passé, car depuis ma soutenance de thèse, je n'ai plus jamais revu René Barbier et je me suis surtout concentré sur l'instant présent. Ma recherche après la thèse a été de vivre et d'expérimenter l'instant présent plutôt que de me projeter dans le futur ou d'être sans cesse dans les souvenirs du passé. J'ai été touchée, cependant, lorsque j'ai appris son décès.

Si je ferme les yeux et que je prononce le nom de ce maître-éducateur, ce qui me vient spontanément ce sont les mots : « rigueur, exigence, autorisation, liberté, séduction et audace ». Je revois ce grand et fort bonhomme qui m'impressionnait autant par son physique que par sa réputation. Physiquement j'étais toute petite à côté de lui et je me sentais tellement ignorante face à son savoir. Pourtant, durant les premières années de l'université, j'avais entendu parler de lui, j'avais aussi suivi ses enseignements, notamment j'ai très vite été intégrée dans son groupe de recherches sur Krishnamurti et je savais donc qu'il n'y avait que lui pour accepter mon sujet de thèse parce qu'il était différent et qu'il s'intéressait au domaine spirituel. Ma recherche de doctorat traitait d'un sujet inédit et marginal en sciences de l'éducation : comment chemine-t-on vers une élévation de sa conscience et vers une ouverture spirituelle ?

Il n'a pas accepté tout de suite d'être mon directeur de recherches, il a d'abord exigé que je fasse mes preuves, que je lui présente un argumentaire sur ce que j'avais l'intention de faire. J'ai réussi à lui prouver ma détermination, mon engagement et mon profond désir de réussir. Il a accepté et mon sujet est devenu « l'autorisation noétique : par quels cheminements parvient-on à un mieux-être ». Le livre résumant mon travail qui sortira plus tard aux éditions Guy Trédaniel s'intitulera : « S'autoriser à cheminer vers soi ». René Barbier m'a poussée à cheminer vers qui je suis vraiment, il m'a autorisé à faire éclater le carcan des conditionnements, des préjugés et des croyances. Il m'a donné la force de dépasser mes peurs et mes doutes car il croyait en moi et acceptait que mon travail soit multiréférentiel, dérangeant en sciences de l'éducation et en dehors de ce qui était établi.

Je n'ai pas eu beaucoup d'intimité avec lui. Quelques réunions de travail durant lesquels il me donnait quelques conseils mais surtout me demandait de largir toujours plus, le champ de mes recherches et de mes investigations. J'étais passionnée et je largissais, j'étais habituée à faire des efforts et j'étudiais énormément, répondant à toutes ses demandes sans jamais contester. Du coup je me suis un peu perdue au niveau de la méthodologie au moment de mettre en cohérence toute cette connaissance transdisciplinaire. J'ai eu la chance d'avoir sur ma route, une professeure de méthodologie exceptionnelle qui m'a bien accompagnée et aidée à réussir ce tour de force.

René m'a permis la transcendance des disciplines, l'audace, la rébellion face à l'autorité établie, la découverte. Il m'a autorisée à parler de psycho-spiritualité en sciences de l'éducation à une époque où cela ne se faisait pas et où le psycho-spirituel n'existait pas vraiment. Il m'a soutenue face aux professeurs qui se moquaient de moi, de lui. Je me souviens d'un déjeuner dans un restaurant proche de la fac pour discuter de mon travail : nous avons croisé deux professeurs de philosophie qui se moquaient de nous lorsqu'ils

avaient demandé le sujet de ma thèse. Ils avaient été à la limite de l'humiliation, cela m'avait ébranlée mais René, imperturbable, était resté détaché. Il m'avait dit alors que je leur parlais de quelque chose qu'ils ne comprenaient pas. Du coup, j'avais bien compris le sens de la phrase de C.G. Jung que j'étudiais à cette époque « *la plus grande injure que l'on fait à un homme, c'est de lui parler de quelque chose qu'il ne connaît pas* ». Et effectivement, l'expérience spirituelle ne peut pas être comprise intellectuellement, si on ne l'a pas vécue de l'intérieur. Pour la comprendre il faut en avoir fait l'expérience.

Le style René Barbier était provoquant car parler des processus d'ouverture de la conscience et de l'expérience spirituelle en sciences de l'éducation était quand même très innovateur à cette époque. Il était dans le moule universitaire tout en étant marginal et c'est pourquoi son style était aussi d'être très exigeant. En effet, il fallait que ma thèse soit très rigoureuse, fouillée, dépassant la limite d'une seule discipline, transversale dans le sens de ne pas être linéaire mais avec des sauts dans des espaces non rationnels ouvrant au dépassement des croyances et de ce qui est établi et dans le même temps totalement rationnelle et recevable à l'université.

Ma professeure de méthodologie trouvait qu'il m'en demandait trop, qu'il abusait. Elle n'était pas contente de son « style » et, du coup, n'acceptera pas de faire partie du jury de ma thèse.

Avec le recul, je crois que son style c'était de pousser l'étudiant jusqu'à la limite de ses possibilités. Il m'a permis de donner le meilleur de moi-même, d'aller jusqu'au bout de ce que je voulais exprimer et de créer une ouverture vers une « psychopédagogie de l'éveil spirituel ».

La traversée n'a pas été de tout repos pour moi. Je me souviens d'une unité d'enseignement sur Krishnamurti durant laquelle je me suis sentie, à un moment, comme au bord d'un gouffre. L'enseignement de Krishnamurti, que je ne comprenais pas encore complètement, m'avait conduite comme au bord d'un vide dans lequel je devais sauter. J'avais exprimé mon ressenti et le mal-être que cela générait chez moi à René. Il a juste souri et m'a dit « saute ».

Je crois que j'ai sauté, que je me suis confrontée au vide de ce gouffre et que j'en suis sortie fortifiée, grandie et transformée pour toute mon existence.

Joëlle Macrez-Maurel